

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOTTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 15 Septembre 1867.

NOUVELLES LOCALES.

L'administration de la Société des Bains ne laisse jamais chômer ses ouvriers. La saison d'été surtout est une période de travaux, de restaurations et d'embellissements, et il ne se passe pas une année, sans que les premiers visiteurs de l'hiver remarquent ici quelque progrès nouveau, quelque amélioration nouvelle. La jeune ville de Monte Carlo, en grandissant, devient chaque jour plus belle.

Ainsi, cette année, plusieurs nouveaux salons seront ouverts au public, dans le Casino. Aujourd'hui, dimanche, doit avoir lieu la réouverture de la salle des concerts nouvellement restaurée. On a respecté l'ancienne ornementation, mais, comme elle était d'un style un peu sévère, on l'a égayée de quelques peintures nouvelles. Dans le plafond, on a ménagé des ventilateurs qui n'existaient pas autrefois. Cette magnifique salle sera désormais aussi confortable qu'élégante. Les plus brillants artistes de Paris pourront y attirer les foules les plus pressées, mais on y respirera toujours à l'aise.

Les bains de mer sont toujours très suivis. Aux ardeurs de la canicule ont succédé les journées plus tempérées de septembre. De l'avis de chacun, ce mois est le plus favorable, et c'est à cette époque surtout que le bain de mer produit des effets salutaires. Aussi tous les jours, de quatre à cinq heures de l'après-midi, la plage présente-t-elle le spectacle le plus animé. Il en sera de même jusqu'à la fin d'octobre, et nous croyons qu'il est peu de villes d'eaux où la saison des bains se prolonge ainsi du 15 avril au commencement de novembre. Cette semaine, le nombre des baigneurs s'est augmenté des touristes que le climat a chassés des bords de la Manche, et de tous les gens en vacances, heureux de trouver dans Monaco la Capoue moderne où ils peuvent passer les deux mois de loisir que l'usage leur accorde.

La vogue des villes d'eaux est aujourd'hui un fait incontestable; nous n'en voulons pour preuve que la multiplicité des stations thermales. Villes d'hiver, villes d'été, villes des quatre saisons, il n'est pas un coin du littoral de l'Océan ou de la Méditerranée, pas un trou perdu dans les montagnes,

qui n'ait son cercle ou son casino, rendez-vous des touristes et des oisifs. La rapidité, la facilité des communications par les voies ferrées ont aidé à ce progrès. Les chemins de fer ont mis à la portée de toutes les fortunes le plaisir d'une excursion aux eaux, et les touristes ne se contentent plus comme autrefois de visiter une station thermale et d'y passer toute une saison; ils vont aujourd'hui de l'une à l'autre, éparpillant leurs économies ou leurs rentes entre les nombreux hôteliers de divers pays. Il ne faut pas se plaindre de cette prodigalité qui est un signe de bien-être universel.

Autrefois la vie à la campagne, la vie aux eaux était le privilège du plus petit nombre. Il fallait posséder un vrai château ou être torturé par une vraie maladie pour s'éloigner de la ville et du médecin, et s'en aller au loin se distraire ou guérir. Il n'en va plus ainsi. Nous ne parlons pas des malades; chacun sait qu'aux eaux les malades sont en minorité; presque tous les touristes ne vont pas chercher autre chose, dans les stations thermales, que l'oubli des soucis et des inquiétudes de la vie affairée des villes, et les distractions si diverses de la vie de campagne. Il n'est plus besoin, grâce au progrès, d'avoir un château à soi. La moindre petite bourgeoise, moyennant un loyer relativement minime, peut devenir châtelaine d'une villa pendant six mois de l'année. Voilà donc la vie de château à la portée de tous, la vie de château sans la solitude et sans l'ennui, inévitable compagnon de la solitude. Une ville d'eaux n'est pas autre chose que la réunion d'une foule de maisons des champs à bon marché. On y trouve les agréments de la société, l'intimité des relations et, à côté de tous les divertissements de la campagne, la pêche, la chasse, les excursions, tous les plaisirs de la ville, les concerts, les bals, les dîners.

Voilà qui explique pourquoi tant de gens rasent leurs vieux châteaux pour bâtir des villas sur leurs ruines.

Comme toutes les modes, celle qui pousse le monde vers les villes d'eaux est impérieuse. Les gens, qui se piquent d'être de leur époque, doivent tous les ans aller passer aux eaux, un mois au moins. Qu'on ne crie pas à l'excès de civilisation, ni à l'amollissement des peuples! Les courages se retrempe dans ces paresse d'un instant, et, après un mois ou deux d'insouciance et de repos, chacun recommence la lutte quotidienne de la vie avec une ardeur nouvelle, et l'on rentre dans la lice, plus dispos et plus résolu.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice* :

La Chambre de Commerce de Nice, ayant été informée que S. A. le vice-roi d'Égypte avait l'intention d'établir un service régulier de bateaux à vapeur entre Alexandrie et l'un des ports français de la Méditerranée, a fourni des renseignements et présenté des observations dans le but d'obtenir que le port choisi soit celui de Nice.

Ces renseignements ont été adressés par M. le Préfet à M. le baron Jules de Lesseps, avec prière de vouloir bien les appuyer de son influence auprès de S. A. le vice-roi.

Nous apprenons de source certaine que M. de Lesseps a bien voulu présenter les observations de la Chambre de Commerce de Nice à S. A. qui les a remises, en sa présence, à S. E. Nubar-Pacha, son premier ministre, en les recommandant à toute son attention pour le moment où sera abordée cette question capitale.

Le *Courrier de Marseille* donne une nouvelle qui prouve que le choléra a cessé de sévir sur le littoral Tunisien :

La Compagnie des services maritimes des Messageries Impériales a l'honneur de prévenir le public que le service hebdomadaire de Marseille à Tunis, sera repris à dater de vendredi, 13 septembre courant.

On lit encore dans le *Courrier de Marseille* :

S. Exc. Kourimoto Akino Kamo, ministre des affaires étrangères, à la cour du Taïcoun du Japon, accompagné de quatre officiers et d'une nombreuse suite de domestiques, est arrivé par le *Saïd*, des Messageries Impériales, à Marseille, pour se rendre à Paris. Le noble japonais, avec ses officiers et ses serviteurs, est descendu au Grand Hôtel de Marseille, qui doit être très connu à Yeddo, à Osaka, à Nangasaki, puisque les grands seigneurs japonais y descendent, dès qu'ils ont mis le pied dans notre ville. L'aristocratie japonaise débarque, en détail, depuis quelque temps. Que sera-ce, quand l'isthme de Suez sera ouvert à nos paquebots?

On lit dans le *Sémaphore* :

La Compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient de faire connaître au public par une affiche qu'un 11^e train de plaisir aura

GERBE PARISIENNE.

lieu le mercredi 18 septembre courant. Le train quittera notre gare à 4 heures 15 minutes du soir et les voyageurs, après un séjour de huit jours à Paris rentreront à Marseille le 27 septembre.

Nous constatons dans un de nos précédents numéros que le dernier train de plaisir parti de Marseille pour Paris n'avait pas obtenu un succès égal aux précédents voyages. Notre confrère du *Salut public* en reproduisant nos lignes ajoute: Il est loin d'être ainsi dans notre ville, la distribution des billets devait, pour le dernier train, commencer à huit heures du matin; or, dès trois heures, il y avait déjà foule à tous les guichets de distribution, et quoique ce train fut spécialement affecté à Lyon, on n'a pu suffire à toutes les demandes.

Le pavillon de la loterie de Saint-Vincent-de-Paule en faveur des pauvres, ouvert depuis peu de jours sur les allées de Meilhan, attire déjà les passants par l'importance des objets qui y sont exposés. Le nombre n'en est pas encore considérable, mais la générosité de plusieurs industriels de notre ville qui ont tenu dès le début à concourir à l'œuvre de Messieurs de Saint-Vincent-de-Paule, ne demeurera pas plus sans exemple cette année que les précédentes, qui nous ont habitués à des expositions si remarquables par la richesse et le nombre des lots.

Dans une modeste baraque, placée à proximité du cirque Raucy, sur la place Saint-Michel, est exposée une échelle mécanique, dite sans fin, inventée par M. J.-B. David, mécanicien à Marseille, laquelle offre des particularités curieuses et intéressantes. Cette échelle, montée sur un charriot à quatre roues sur lequel elle peut pivoter en tous sens, se compose de trois parties coulissant entre elles; ce qui permet de tripler la hauteur de l'échelle ou de la réduire à volonté. L'échelle David n'a pas besoin d'être appuyée; elle va dans l'espace, ce qui permet de l'utiliser dans nombre de cas où les échelles ordinaires ne sont d'aucun service. Dans les incendies, elle permet de porter des secours aux personnes renfermées dans un bâtiment en flammes. Elle peut servir au génie militaire pour faire des observations sur l'ennemi. Pour certaines réparations dans l'intérieur des édifices à plafonds très élevés, sous le dôme des églises, elle dispense d'échafaudages coûteux et permet de faire vite et bien. L'échelle David, pouvant se placer aussi bien horizontalement que verticalement, peut faciliter le passage des cours d'eau; celle qui est exposée à la foire Saint-Michel permet de s'élever de 15 à 18 mètres dans l'espace; cette hauteur, déjà considérable, peut être portée jusqu'à 20 et 25 mètres. Cette invention utile mérite d'être encouragée.

On écrit d'Aiguesmortes, 5 septembre, au *Courrier du Gard*:

Un naufrage a eu lieu aujourd'hui sur nos côtes. Le navire le *Phorcys*, du port de 90 tonneaux est venu échouer, vers trois heures du matin, à 500 mètres environ du Grau-du-Roi.

Ce navire, construit à Arles en 1847, armé dans cette ville le 24 septembre 1866, était parti de Toulon, le 26 août dernier, pour se rendre à Aiguesmortes, où il portait des futailles vides. Après l'échouage, le capitaine, M. Toussaint-Marius Gasquet, et les cinq hommes composant l'équipage, ont gagné la terre. Le chargement a été également sauvé.

Le navire naufragé était assuré pour 9,000 fr. seulement à la Compagnie mutuelle des capitaines, dont le siège est à Arles.

On n'est pas d'accord sur les causes du sinistre; une enquête est ouverte à ce sujet.

L'Odéon vient de reprendre les *Fourberies de Scapin*, de Molière. A propos de cette reprise, M. Jules Claretie a fait une étude du valet au théâtre, très instructive; je vous en donne quelques fragments:

Le domestique au théâtre s'est bien modifié depuis Molière. Voyez nos valets de comédie. Ils n'ont garde de servir, comme autrefois, de tout cœur, en risquant la corde et les galères, les projets de leurs maîtres, et M. de Pourceaugnac se présenterait aujourd'hui pour épouser Julie, que Sbrigani dirait à Eraste: *Monsieur s'arrangera comme il pourra. Ces choses ne sont pas de mon service.* Le service! Tout est là. C'est maintenant une consigne. Il a remplacé le dévouement. Le valet a présentement de la dignité, et il s'y renferme comme une tortue dans sa carapace. Il faut tout dire aussi: il méprise. Une révolution a passé sur ses relations avec Valère. Scapin se sait, à présent, non plus supérieur à son maître par son esprit, comme jadis, mais son égal de par la loi. Il serait bien bon de s'exposer pour lui aux volées de bois vert. D'autant plus que du bois dont on faisait les bâtons au temps de Molière, on fait des bancs, aujourd'hui, pour la correctionnelle.

Les valets de Molière étaient fils de la comédie italienne, ou petits-neveux de ceux des latins. Dave, l'esclave, dans *L'Andrienne* de Térence, parle exactement comme le compère de Nérine. Le Palestrion de Plaute qui, dans le *Soldat fanfaron*, accuse son maître d'avoir un cuir d'éléphant au lieu d'une peau humaine et de n'avoir pas plus de sens qu'une souche, est l'aïeul direct de Sylvestre et de Scapin.

Regnard le premier polica un peu les coquins de Molière. Le valet du *Joueur* tient moins de Zanni que de Gros-Réné, et du galérien résolu que du paysan fûté. Le valet de Molière, l'Italien rusé, drôle de sac et de corde, l'adroite Sbrigani, qui « vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères, » et cet autre Scapin, « brouillé depuis longtemps avec la justice, et dépité contre l'ingratitude du siècle » deviennent bientôt, avec Destouches ou Fagan, des conseillers toujours railleurs, mais d'une demi-honnêteté qui contraste avec la friponnerie haut criée de leurs devanciers. Pasquin, dans le *Dissipateur*, donne très franchement des avis et en remontre à Cléon, son maître, qui se ruine pour de faux amis. Scapin-Pasquin n'est plus le complice, il est presque le juge. Un moment il a espéré arracher son maître au gouffre:

Il suivait mes conseils, s'en faisait une loi,

Mais Pasquin, comme saint Jean, prêche dans le désert. Le dissipateur est à sec tout de bon, et le valet lui offre alors pour le consoler, ses petites économies. Le type est déjà transformé. Avant peu nous allons tomber dans les vieux serviteurs fidèles de Diderot et de Sedaine, dans le vieil Antoine du *Philosophe sans le savoir*, qui traite le fils de son maître comme son fils, et la maison de M. Van Buck comme sa propre maison. Les valets de Destouches servent aussi leurs maîtres en conscience. Pourtant ils les condamnent déjà, dans l'intimité. Ils leur trouvent assez souvent des cas rédhitoires et moralement les cassent aux gages. « J'eus un maître autrefois que je regrette fort, dit Laffleur à Lisette, dans le *Glorieux*:

Il me laissait aller presque nu comme un ver;
Mais je l'aimais. Pourquoi? C'est qu'il me faisait rire!

Il me faisait rire! Ce Laffleur dirait volontiers à M. de Tuffière: « Allons, saute, mon cher comte, il te faut amuser tes gens! » Ces Laffleur, ces Picard, ces Champagne ont déjà, comme on voit, l'humeur moderne. Ils cachent quelque part leur épargne et caressent l'espoir de l'achat d'une terre dans leur pays. Ils font sonche d'intendants et d'honnêtes gens; ils le disent tout haut dans *Turcaret*.

Aujourd'hui, le domestique n'a plus guère de caractère spécial. Scapin en 1867 prend volontiers l'atti-

tude de son maître, et ses goûts et ses façons d'être. Un valet de pied tranche tous les soirs la question romaine, et le valet de chambre de M. Cabanel doit avoir des opinions faites en peinture. Tout en gardant sa personnalité, le valet s'absorbe dans son maître. Il dit: *nous faisons, nous allons, nous avons du monde à dîner.* La livrée ôtée, il reprend sa personnalité! Alors il devient terrible. Il juge, il condamne. Il est féroce. Pas de circonstances atténuantes. On en remontrerait, à l'office, ou dans les cours de l'hôtel, une nuit de bal, au plus acharné des procureurs généraux. Rien ne leur échappe. Ils vous enlèvent un portrait à coup d'incisives, à l'emporte-pièce. Il suffirait de sténographier leurs propos pour avoir des comédies toutes faites ou des drames. Ces gens-là n'ont plus qu'un respect, l'argent, et flairent la ruine d'une maison comme les rats sentent le naufrage. Et un maître qui a perdu sa fortune n'est plus un maître.

Voyez les laquais de *Mercadet* réclamant leurs fonds, ceux de *Maison neuve* exigeant leurs gages. Ils ne font plus partie intégrante d'un logis, d'une famille; ce sont des employés, partant, ils exigent qu'on les paye. Ils ont d'ailleurs, eux aussi, leur vie privée. Quelques-uns sont des fonctionnaires, d'autres des publicistes: ils fondent le *Journal des gens de maison*; d'autres, les satiriques, ont hérité des Desgenais, tous les valets du Palais-Royal, par exemple, qui prêchent la morale pratique par la voix de Lasouche. En fin de compte, ils sont blasés, ils sont sceptiques, la société leur paraît finie. Ils ont vu le grand monde à son petit lever, la magistrature, l'art en robe de chambre. Ils en ont la nausée, et pourtant, comme les institutions sont des institutions, ils sont de ceux qui montent volontiers la garde sous les inscriptions pacifiques: « Respect aux propriétaires! » C'est le Scapin contemporain, naturellement aristocrate, qui a établi telle distinction bizarre, et qui annonce ou un homme ou un monsieur. Les valets sont encore dans nos comédies une source certaine de comique. Le malheur est qu'on ne met plus guère Marton et Frontin au théâtre, et c'est dommage. Ils y réussissent toujours. Voyez *Nos Gens*, d'Edmond About et le *Florentin*, de M. Gondinet.

On parle, dans le monde littéraire, d'un drame qui vient d'être présenté à l'Ambigu-Comique, et qui est dû à la plume d'un de nos confrères, M. Georges Noguès.

C'est une œuvre d'un puissant intérêt, largement conçue, pleine de passion et de mouvement, d'une forme pure, et qui, en empruntant son sujet à l'histoire de France du quatorzième siècle, présente un très curieux rapprochement entre cette époque et celle de la Révolution.

Le héros principal, celui qui donne son nom au drame, *Etienne Marcel*, prévôt des marchands, est une des plus saisissantes figures de notre histoire, qui offre une si nombreuse série de caractères et d'épisodes aussi dramatiques que la fiction.

Il vient de mourir un littérateur peu connu, M. Lacombe, qui a fait *l'Histoire de la Bourgeoisie de Paris*. Un jour Lacombe eut un duel au pistolet; Méry était son témoin. Lacombe fut frappé en pleine ceinture; il tomba pour se relever bientôt. Le coup avait frappé sur son porte-monnaie.

« — Voilà de l'argent bien placé, dit Méry. »

REVUE LITTÉRAIRE.

LE CHEVRIER (*) PAR M. FERDINAND FABRE. (**)

Sainte-Beuve, dans une de ses remarquables causeries du lundi, a désigné ainsi M. Ferdinand Fabre: « un fort élève de Balzac. » Beaucoup se-

(*) Paris, Bachellet, Libraire-éditeur.

(**) Au même auteur: *Les Coubezou*, *Julien Savignac*, *Mademoiselle de Malavielle*.

raient fiers d'un tel éloge ; l'auteur du *Chevrier* ne s'en contente pas; il ne veut relever que de la nature, le meilleur maître, en somme, qu'un artiste puisse consulter.

Les paysans de Ferdinand Fabre ne ressemblent ni aux paysans de Balzac, ni aux héros rustiques de Georges Sand. Le jeune écrivain ne les a pas étudiés dans les livres; il les a copiés d'après nature, dans ces âpres campagnes des Cévennes où il transporte toujours les scènes de ses livres.

Ferdinand Fabre aime ces montagnes où grandit son enfance vagabonde et rêveuse et, pour décrire ces magnifiques paysages, il a trouvé le ton juste, la note précise. Sa phrase robuste et forte est solidement assise comme ces masses de basalte et de granit qui dominent les forêts de châtaigniers et de chênes. Il aime ces paysans parmi lesquels il a vécu, qui lui ont conté leurs légendes; il s'est associé à leurs croyances; il a cru à leurs superstitions. M. Ferdinand Fabre devrait bien nous donner l'histoire de sa première jeunesse tout entière écoutée au sein de cette nature primitive, parmi les troupeaux et les bergers; il devrait bien nous dire ses longues méditations à l'ombre des grands bois, au bord des sources vives. Ces confidences, il nous les a faites à demi dans *Julien Savignac*, mais peut-être aimerions-nous mieux un récit dégagé de toute affabulation romanesque.

Les Cévennes sont un pays encore peu exploré. Les voyageurs vont chercher au loin les merveilles de la création, les horizons infinis, les paysages splendides, et ils ne semblent pas se douter, qu'à deux pas de chez eux, le soleil éclaire des sites magnifiques. Ils vous diront l'Égypte et l'Inde; ils savent par cœur l'Amérique et la Chine, mais le pays le moins connu des français, c'est encore la France.

Nous devons, pour ainsi parler, à Ferdinand Fabre la géographie pittoresque des Cévennes. Il a placé la scène de son nouveau livre sur un des plateaux les plus élevés de ces montagnes, le Larzac, qu'il a décrit autant en géologue qu'en poète.

Le roman du *Chevrier* est fort simple. C'est l'éternelle histoire des mensonges de l'espérance et des déceptions de l'amour.

Eran, le chevrier, aime Félice, une enfant trouvée, une *hospitalière*, comme on appelle dans le pays ces épaves de l'amour; mais Félice adore Frédéric, un garçon étourdi et léger. Comme il arrive souvent l'*hospitalière* préfère les aimables défauts de Frédéric aux qualités solides du Chevrier. Elle en est punie au dénouement, quand trompée, abandonnée, folle, éperdue, elle court se noyer dans une mare. C'est Félice qui est punie, mais c'est Eran qui souffre et qui pleure.

Le mérite du roman consiste surtout dans les détails, peinture des paysages, étude des coutumes locales. M. Ferdinand Fabre a bien observé ces paysans; il peint en maître leurs habitudes et leurs passions, et les naïves croyances des uns et les mœurs dissolues des autres; tout cela sans parti-pris comme sans étonnement, en homme qui raconte le milieu où il a longtemps vécu.

Quoi de plus curieux que cette leçon de catéchisme donnée dans une grange; quel portrait plus vrai que celui de Françon, la jolie fille qui s'est damnée en mirant ses beaux yeux dans l'eau claire des Fontinettes. L'usurier Malgrison, l'oncle Baduel, cet incorrigible ami des bouteilles, sont encore des types observés de près. *Le Chevrier* est une pastorale, mais les loups ne manquent pas dans cette bergerie, loups cruels, comme ce Malgrison, qui ne

se contentent pas de décimer le troupeau mais qui dévorent le berger et parfois aussi croquent la bergère. Je n'ai garde d'oublier le bouc Sacripant, un des acteurs les plus intéressants de ce drame rustique. L'auteur l'a dessiné avec cet amour et cette bonhomie qui ont fait de Lafontaine un inimitable peintre d'animaux. — « Ah! monsieur, que c'est donc beau les bêtes! » s'écrie Eran, en voyant passer son troupeau de chèvres. Ne voit-on pas à ce cri que M. Ferdinand Fabre aime l'animal, ce frère déshérité de l'homme. Il nous montre l'âme des bêtes capable de sentir sinon de penser. Dans la vie rustique, hommes et bêtes vivent côte à côte et souvent pêle-mêle; le berger couche dans l'étable; c'est pourquoi je ne saurais trop louer M. Fabre d'avoir tracé, presque au premier plan, le rôle du bouc Sacripant.

Eran, le héros du livre, n'a probablement jamais existé. L'auteur a doué ce paysan de toutes les vertus, de toutes les perfections. Sa patience et son dévouement ne connaissent pas de bornes. On ne rencontre guère, même dans les Cévennes, de ces riches et généreuses natures, et je soupçonne M. Ferdinand Fabre d'avoir trouvé Eran dans son imagination de poète. Je ne m'en plains pas, car c'est la mission de l'art de favoriser les invasions de l'idéal dans la vie réelle. Il y a dans *le Chevrier* bien assez de portraits pris sur le vif de l'imperfection humaine, et l'on peut passer à la fantaisie du romancier cette création purement artistique.

Je ne puis clore cet article sans dire un mot du style du *Chevrier*. M. Fabre s'est servi, dans ce roman, d'un langage particulier. Comme il a mis le récit dans la bouche du chevrier, il a cru devoir le faire parler en son langage de montagnard. Il a su prêter, à un français très correct, en somme, quoique d'un accent singulier, les tournures familières à la langue d'oc, qui descend en droite ligne du latin. Cette langue du chevrier est au patois des Cévennes à peu près ce que sont à la langue grecque les traductions d'Amyot. Ce ton est soutenu pendant quatre cents pages. A vrai dire, si c'était là le seul mérite du livre, nous n'y verrions qu'un tour de force puéril; mais il circule à travers ces pages une veine d'émotion vraie qui gagne le lecteur. Qu'importent les formes de langage? qu'on me parle grec ou latin, chaque fois que j'entends le cri de la passion, je reconnais l'accent de la langue universelle; je n'en demande pas davantage.

HYACINTHE GISCARD.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 7 au 13 Septembre 1867.

NICE.	b. Marie,	français,	c. Constantin,	m. d.
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
ST-RAPHAEL.	b. Marianne,	français,	c. Raybaud,	houille
GOLFE JUAN.	b. Volonté de Dieu,	id.	c. Davin,	sable
ID.	b. Trois amis,	id.	c. Castillon,	id.
ID.	b. Elan,	id.	c. Ricord,	id.
ID.	b. Eveline,	id.	c. Gabriel,	id.
ANTIBES.	b. St-François,	id.	c. Anfosni,	briques
SANREMO.	b. Providence,	italien,	c. Gazzolo,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
ID.	b. Souvenir,	français,	c. Mireur,	id.
CASSIS.	b. Gaston,	id.	c. Bonefoy,	chaux
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. v. Palmaria,	français,	c. Questa,	id.
GOLFE JUAN.	b. Volonté de Dieu,	français,	c. Davin,	sable
ID.	b. Elan,	id.	c. Ricord,	id.

GOLFE JUAN.	b. St-Louis,	français,	c. Jaume,	sable
ID.	b. Trois amis,	id.	c. Castillon,	id.
ID.	b. Eveline,	id.	c. Gabriel,	id.
ST-RAPHAEL.	b. Eugénie,	id.	c. Simon,	bois
NICE.	b. Trois frères,	id.	c. Forconi,	m. d.
ID.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
ID.	b. Marie,	id.	c. Constantin,	id.
ID.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
MENTON.	b. St-Antoine,	id.	c. Palmaro,	bois
GOLFE JUAN.	b. St-Louis,	id.	c. Jaume,	sable
NICE.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. St-Jeau,	id.	c. Barralis,	sable
ANTIBES.	b. St-François,	id.	c. Anfosni,	briques

Départs du 7 au 13 Septembre 1867.

MARSEILLE.	b. Jeune Baptistine,	français,	c. Challot,	sur lest
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
ID.	b. Marie,	français,	c. Constantin,	id.
ANTIBES.	b. Deux cousins,	id.	c. Mayen,	id.
ST-RAPHAEL.	b. Marianne,	id.	c. Raybaud,	id.
GOLFE JUAN.	b. Trois amis,	id.	c. Castillon,	id.
ID.	b. Volonté de Dieu,	id.	c. Davin,	id.
ID.	b. Eveline,	id.	c. Gabriel,	id.
MARSEILLE.	b. St-Vincent,	id.	c. Olcese,	id.
ANTIBES.	b. St-François,	id.	c. Anfosni,	id.
GOLFE JUAN.	b. Résurrection,	id.	c. Ciaïs,	id.
SANREMO.	b. Providence,	italien,	c. Gazzolo,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
CASSIS.	b. Souvenir,	français,	c. Mireur,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
CASSIS.	b. Gaston,	français,	c. Bonefoy,	id.
NICE.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
GOLFE JUAN.	b. Eveline,	id.	c. Gabriel,	id.
ID.	b. St-Louis,	id.	c. Jaume,	id.
ST-RAPHAEL.	b. Eugénie,	id.	c. Simon,	id.
NICE.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
ID.	b. Marie,	id.	c. Constantin,	id.
ID.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
MENTON.	b. St-Antoine,	id.	c. Palmaro,	id.
NICE.	b. v. Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
GOLFE JUAN.	b. St-Louis,	id.	c. Jaume,	id.

CASINO DE MONACO

Aujourd'hui 15 Septembre 1867

CONCERT

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Marche-triomphe	STRAUSS de Vienne.
Ouverture du <i>Pré aux Clercs</i>	HÉROLD.
Fragment de la <i>Symphonie en ré</i>	BEETHOVEN.
Polka	ZIEHRER.

Ouverture de la <i>Dame blanche</i>	BOÏELDIEU.
Chœur du <i>Giuramento</i>	MERCADANTE.
Valse	STRAUSS de Vienne.
Final (<i>postillon-galop</i>)	ALBRECHT.

8 HEURES DU SOIR.

Marche de la <i>Reine de Saba</i>	GOUNOD.
Ouverture du <i>Père Gaillard</i>	REBER.
<i>Une larme</i> , mélodie	KUCKEN.
Polka	

Ouverture du <i>Domino noir</i>	AUBER.
<i>Rêve de jeune fille</i> , fantaisie	LUMBYE.
<i>Elisen Tanze</i> , valse	GUNG'L.
Quadrille du <i>Diable rose</i>	MÉTRA.

La Chasse illustrée, tel est le titre d'un nouveau journal qui vient de paraître chez MM. Firmin Didot, 56, rue Jacob, à Paris. Cette publication hebdomadaire, du même format que *l'Illustration* ou *la Mode illustrée*, est destinée aux chasseurs ainsi qu'aux pêcheurs. — Par sa rédaction confiée aux meilleurs écrivains, par le nombre et la perfection de ses gravures exécutées d'après les dessins d'artistes distingués, par ses renseignements utiles, ses récits saisissants, par ses excellents conseils pour l'acclimatation et la pisciculture, enfin surtout par la modicité de son prix (20 francs par an pour 52 numéros ou 5 francs par trimestre), ce journal s'adresse à tous ceux qui aiment les plaisirs des champs, quel que soit le rang de la société auquel ils appartiennent. — Un numéro est envoyé gratis à tous ceux qui en feront la demande, par *lettre affranchie*, à l'administration.

On s'abonne, à Monaco, au bureau du journal.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

FLEURS DE MONACO

GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne;
Reugel et Comp., Éditeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

PORTRAITS & PAYSAGES

VUES DU PAYS

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

En vente à l'imprimerie du Journal :

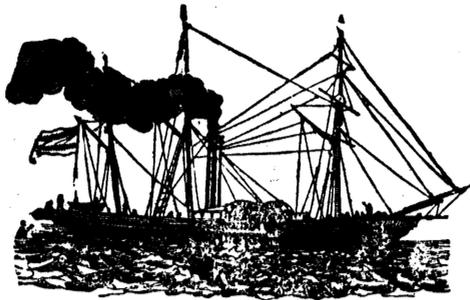
La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix : 1 Franc.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 4^{or} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{or} Départ 8 h. du m. — 2^{or} départ 1 h. du soir.
3^{or} — 4 h. du soir. — 4^{or} (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{or} départ 10 h. du matin — 2^{or} départ 1 h. du soir
3^{or} — 4 h. 1/2 du soir — 4^{or} — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

CAFÉ RESTAURANT DE STRASBOURG

TABLE D'HÔTE ET CHAMBRES MEUBLÉES.

BIÈRE SUPÉRIEURE EN GROS ET EN DÉTAIL

Cervelas, Choucroûte et Pâté de foie d'oie de Strasbourg,

JAMBOIS,

Route de Menton, en face le Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.